

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 19

Artikel: La fémalé et le sécré : (traduit de Lafontaine, en patois d'Aigle)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178052>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ailleurs :

« prise immédiatement avant le repas, elle diminue plutôt l'appétit, tandis qu'il est augmenté lorsqu'on met un intervalle de une ou deux heures entre l'ingestion de la liqueur et le repas. »

Nous croyons en effet que pendant le temps qui s'écoule avant de prendre l'absinthe et les deux heures qui suivent l'ingestion, l'appétit peut amplement se développer.

« Voici, selon moi, continue M. B., l'origine de cette apparente singularité : l'inappétence, dans le premier cas, dérive du principe *vireux* et *narcotique* de l'absinthe, qui s'affirme par des *nausées*; la *sur-activité*, dans le second cas, doit être rapportée à ce que l'action *fugace* de ce principe, ayant eu le temps de disparaître, ne contrebalance plus le pouvoir *stimulant* des plantes *excitantes*, etc. »

En résumé, nous remercions M. B. pour le but philanthropique qu'il s'est proposé, mais comme nous ne sommes pas assez versé dans les sciences pour le suivre dans ses savantes recherches, nous nous hâtons d'arriver à la dernière page qui se termine par une grande vérité empruntée à Lafontaine, et que M. B. oppose à ceux qui prétendent boire l'absinthe impunément :

Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Le facteur.

Il est un homme que l'on rencontre tous les jours et par tous les temps et qui rend les plus grands services à l'humanité; un homme que chacun connaît, qui marche sans trêve ni repos, qui nous apporte la joie et les déceptions, qui ne travaille que pour les autres et auquel personne n'accorde un regard bienveillant.

Cet homme c'est le facteur.

L'air de mélancolie, empreint sur tous ses traits, dans ses gestes et jusque dans le son de sa voix, m'a toujours profondément attendri.

Ecoutez-le, s'arrêtant devant telle ou telle maison, crier le nom du destinataire de la lettre qu'il apporte; voyez cette jeune fille blonde descendant rapidement l'escalier. — « Serait-ce de lui, » dit-elle tout bas, et son cœur de dix-huit ans palpite à cette idée. Elle s'empare vivement de la lettre... ô déception, c'est pour la cuisinière!...

Drelin, drelin. — Un étudiant vêtu d'une chemise et d'un pantalon, se lève précipitamment, ouvre la porte, tend la main... O désappointement! la lettre n'est pas lourde, l'argent de papa n'arrive pas; c'est, au contraire, la note du tailleur!

Et le facteur crotté et trempé, poursuit son chemin, distribuant calmement, froidement, à droite et à gauche, toutes les nouvelles bonnes ou mauvaises,

soupirant après le soir pour se reposer de ses fatigues.

Nul ne le plaint, pourtant, nul ne s'arrête à lui.

Le facteur serait-il donc un être à part, un être déshérité de la Providence, un paria? Non, certes, le facteur est un être aussi intéressant que tout autre bipède; il est discret comme la tombe, travailleur comme un nègre, actif comme une abeille, poétique comme un coucher de soleil, mélancolique comme *le Lac* de Lamartine, et, n'en doutez point, aimant comme un tourtereau, ainsi que le prouve l'anecdote suivante :

Un facteur amoureux et fort joli garçon disait l'autre jour à sa bien-aimée : « J'ai porté à Mlle Désirée Bouchencœur, une lettre de son fiancé; j'ai bientôt reconnu l'écriture.

— Eh bien! lui dit alors sa belle, sais-tu la différence qu'il y a entre ce que tu es pour Mlle Désirée et ce que tu es pour moi?

— Non, vraiment.

— Pour elle tu es un facteur d'amour et pour moi un amour de facteur. »

Ce joli compliment fut immédiatement payé par un tendre baiser qu'il appliqua, comme un timbre-poste, sur la joue veloutée de Caroline.

Il était nécessaire que le facteur eut un cœur aimant; n'avait-il pas succédé aux pigeons messagers? — Mais, hélas! le progrès qui envahit tout, la concurrence qui s'attaque à tout, s'unissent pour faire la guerre au facteur, et ce type de l'honnêteté, de la discrétion, tend chaque jour à disparaître.

On l'a trouvé trop lent et on l'a remplacé par le télégraphe; trop exigeant et on lui oppose les commissionnaires; trop indiscret et l'on adresse les lettres poste-restante : telle est l'ingratitude du siècle.

G.

La femalé et le sécré.

(Traduit de Lafontaine, en patois d'Aigle.)

Rèn ne paisé tant qu'on sécré;
Le vouardâ gran-tèn é défécilo i damé
Et sù cé poèn tzaon cogné
Bon nombro d'hommo que son fenné.

Por éprova la sinna, pré dé illi cœutscha,
On hommo, ona né, se bouetté à brâma :
Qué-té çò? qu'y sefreço!
Ah! mon diu que yé mò!
Pourra fenna, y'acœutzo
D'on œu fré et to tzò.
— D'on œu? — Ouai, le vetinquié,
Mé n'en va pas parlâ :
On mé derai perinquié
Dzeneille qu'a ovâ!

Le promé son gran diu que le sarai sécréta :
Mâ le matin, i petiou dzor,
Le sé laiv' et s'en va bouessi vers la Janetta :
« Pour' amia bondzor;

Ah! di don, ste savai! mé ne va pas mé vèndré,
Per m-n-hommo te mé farâ vouegni;

Ste vouardé le secré, y m'en véso t'apprendré
 On nové que va t'ébahi.
 — Que te mé cogné pou ! ni à sti, ni à l'autro
 Y n'en réderai mo ; di mé don que lé cèn.
 — Mon pour'homme l'a fé on œu gro quemèn quatro,
 Sta né en sé désolèn. »
 La Jannetta s'en va ducou ver na vesena
 Lai racontà le fé, mé l'en a bin dé trai,
 On outra quatro, pouai sin, pouai sai.
 Dé gordze èn gordze le nombro l'a fé fortèna ;
 Djan Lafontaine di, li que cognissai cèn,
 Qu'a la fin dé cé dzor, dépassavé le cèn.

(Mess. des Alpes.)

Beaucoup de personnes croient qu'il faut arroser les plantes avec de l'eau fraîche, pour les rafraîchir. Un journal d'agriculture nous assure, au contraire, que les aspersions froides sont nuisibles, surtout pour les plantes des serres. Un horticulteur allemand, M. Jæger, démontre que tous les végétaux gagnent à être arrosés avec de l'eau tiède, particulièrement ceux dont la floraison a lieu pendant les mois d'hiver, tels que les camélias et les azalées. Ces arbustes fleurissent promptement quand on les arrose avec de l'eau dont la température est de 25 à 30 degrés centigrades. Pendant l'hiver, où les jours sont sans soleil, un bouton de camélia, dont les pétales sont déjà vivement colorés, a souvent besoin de semaines entières pour s'épanouir ; tandis que, si la plante est arrosée deux fois par jour avec de l'eau tiède, il s'ouvre en beaucoup moins de temps.

L'été dernier fut si froid et si défavorable à la végétation en Allemagne que les plantes cultivées en pleine terre pour leurs feuilles végétaient misérablement, et que ce fut seulement en août et septembre qu'on les vit acquérir toute leur beauté. Or, en visitant le jardin d'un de ses amis à Erfurt, M. Jæger fut surpris d'y voir de bonne heure ces mêmes plantes en très belle végétation. Il apprit alors que ce développement insolite était dû à des arrosements réguliers avec de l'eau tiède.

Cet heureux effet de l'eau chaude s'explique, si l'on songe à l'action toujours favorable que la chaleur exerce sur la végétation. L'eau chaude a pour effet immédiat d'activer l'absorption des racines, tandis que l'eau froide agit en sens contraire, parce qu'elle crispe et contracte leurs extrémités absorbantes.

M. John Fowler, l'inventeur de la charrue à vapeur qui porte son nom, vient de mourir à l'âge de 39 ans des suites d'une chute de cheval. — La fabrique que John Fowler avait fondée à Leeds (Angleterre), livre en moyenne une charrue par jour, ce qui, au taux moyen de ces appareils, représente un mouvement d'affaires de plus de six millions de francs par an. On compte aujourd'hui plus de 300 charrues à vapeur du système Fowler dans les fermes anglaises. On la trouve aussi en Egypte ; le

pacha a fait dans ces derniers temps de nombreuses commandes pour la culture en grand du coton. M. Fowler mérite donc une première place parmi les bienfaiteurs de l'agriculture. C'est à une persévérance bien rare, à une volonté inflexible, aux ressorts d'un esprit solidement trempé, qu'il devait ses succès. Avant de toucher le bui, il avait dépensé un million, c'est-à-dire toute sa fortune.

C'était au café du Grand Pont. Quelques personnes, assises autour d'une petite table ronde, causaient politique.

Un jeune étudiant s'approcha et prit part à la conversation ; ses arguments n'entraient nullement dans les vues d'un vieux grognard qui l'apostropha en ces termes :

« Tais-toi, à ton âge j'étais encore un âne !

— Vous vous êtes parfaitement bien conservé, répondit l'étudiant. »

Sous une verte tonnelle du jardin du Casino, deux ouvriers venaient d'achever le litre de l'amitié.

Il s'agit de payer. Une discussion s'engage :

« C'est moi qui t'invite, c'est moi qui régale.

— Tu as payé la dernière fois, c'est à mon tour.

— Je dis que je régale.

— Je veux payer.

Enfin, de guerre las, l'un des deux amis cède.

— Puisque c'est comme ça, je ne chicane pas ; paie.

— Tu veux bien que je paie ?

— Oui, paie.

— J'ai pas le sou.

— Moi non plus. »

Un petit vieillard, toujours très gai, et dont les historiettes sont aussi brèves que que spirituelles, indiquait l'autre jour à un ami la recette suivante :

« Je venais d'entrer en ménage et j'étais forcé de me lever fort matin ; au jour il fallait être à l'ouvrage ; ma femme devait naturellement préparer le déjeuner, mais elle se plaignait de vapeurs, de migraines, etc., bobos auxquels je ne pouvais pas faire attention. Enfin, un matin, elle est très malade et déclare ne pas pouvoir se lever. « Eh bien, lui dis-je très amicalement, puisque tu ne peux pas te lever et que tu pourrais malheureusement en mourir, veuille m'indiquer laquelle des filles du village, dont tu as fait la connaissance à la fontaine, tu crois la plus capable de te remplacer, car il me faut une femme. » La malade, pour toute réponse, saute lestement hors du lit, et n'eut plus jamais ni vapeurs, ni migraines ; elle jouit encore d'une excellente santé.

Pour la rédaction : L. MONNET.